

# LA JOIE À LA FRONTIÈRE

Appelé à servir

ES  
HOSPOIR COM  
PITA, PAS  
LITÉ SION  
DIGJUSSOLI  
NI, TICE DARI,  
TÉ PARTICITÉ  
PATION

## Préface

En 1973, le père Pedro Arrupe, ancien Supérieur général de l'ordre des Jésuites et fondateur du Jesuit Refugee Service (JRS), a lancé un appel puissant au monde. Dans sa lettre inspirante, « Hommes et femmes pour les autres » ou « Appelés à servir », il exhortait chacun à ne pas vivre pour soi-même, mais à se mettre au service des autres. Arrupe soulignait que le monde a besoin de personnes capables de dépasser leurs intérêts personnels et de s'engager activement pour une société plus juste.

Il nous invite à ne pas rester des spectateurs passifs ou des observateurs empathiques, mais à devenir de véritables agents de changement. Des personnes qui s'engagent avec solidarité auprès des autres, choisissent de se rapprocher des pauvres, des opprimés et des marginalisés, et laissent la justice découler d'un amour chrétien authentique. Cet amour, selon Arrupe, doit imprégner nos relations, nos choix et notre éducation.

Ce livret met en lumière les valeurs fondamentales du Jesuit Refugee Service. Sept valeurs constituent la boussole qui guide le JRS dans son accompagnement des réfugiés : dignité, solidarité, espoir, participation, justice, hospitalité et compassion. A travers des récits personnels de réfugiés soutenus par l'équipe du JRS, ces valeurs prennent une signification concrète. Ces histoires montrent comment les valeurs ne se vivent pas seulement en paroles, mais surtout en actes.

Des réflexions et des illustrations approfondissent ces valeurs, offrant au lecteur l'opportunité de les replacer dans un contexte actuel et d'en découvrir le sens profond. Chaque récit donne un visage au réfugié et invite à l'empathie et à l'action.

Ce livret s'adresse à tous ceux qui cherchent à rencontrer les autres aux « frontières » de la société. De véritables rencontres nécessitent du temps : du temps pour s'arrêter, écouter et permettre non seulement sa propre croissance, mais aussi celle de l'autre. En relisant ces histoires à plusieurs reprises, leurs couches et nuances profondes deviendront visibles.

En outre, ce livret constitue la base du nouveau plan stratégique du JRS Belgique pour 2025-2030. Nous remercions l'équipe du JRS et le réseau élargi du JRS pour leur collaboration joyeuse.

Nous vous souhaitons beaucoup d'inspiration dans la découverte de ces sept valeurs. Ensemble, mettons-nous en route en tant qu' « hommes et femmes au service des autres ».

Jörg Gebhard  
Directeur JRS Belgium

Bruno Standaert  
Président Conseil d'administration JRS Belgium

### Rédaction des histoires :

Pierre de Groote, Eddy Denckens, Stephan Burger, Marie Reynaud,  
Nicolas Wéry, Griet Demeestere, Geneviève Frère et Bert Daelemans SJ.

### Rédaction des réflexions :

Bert Daelemans SJ, Myriam Van den Eynde, Philippe Robert SJ,  
Marcel Rémon SJ, Jacques Haers SJ, Christine Slagmulder, Paul Yperman,  
Jan Stuyt SJ, Cécile Gillet, Dặng Đình Tùng SJ

### Traduction :

Mariëlle Matthee, Guy Verstraeten, Alexandra Merguerian

### Lay-out :

Let Deleersnyder

### Impression :

Exelmans Graphics

Janvier 2025

—ES  
POIR— 5 | Espoir

—HOSPI  
TA  
LITÉ— 13 | Hospitalité

—DIG  
NI  
TÉ— 21 | Dignité

—COM  
PAS  
SION— 29 | Compassion

—JUS  
TI  
CE— 37 | Justice

—PARTI  
CIPA  
TION— 45 | Participation

—SOLI  
DARI  
TÉ— 55 | Solidarité



# ES POIR

**“ Que m’est-il permis d’espérer ? ” \***

...la détresse produit la patience,  
la patience produit la résistance à  
l’épreuve et la résistance l’espérance.  
Cette espérance ne nous déçoit pas,  
car Dieu a répandu son amour dans nos  
coeurs par le Saint-Esprit qu’il nous a  
donné.

*Romains 5:3-5*

\* « Que m’est-il permis d’espérer ? » est une phrase célèbre de Kant,  
dont le cosmopolitisme nous invite à devenir des citoyens du monde.



Sara rêve du jour où, après dix ans d'attente, son avocat lui annoncera qu'elle pourra enfin retirer son titre de séjour belge.

**Sara** est venue vivre en Belgique à l'âge de 3 ans. Par bien des aspects, elle ressemble à n'importe quelle autre adolescente belge de 15 ans. Elle se plaint souvent de ses devoirs, aime s'habiller à la mode et passer du temps avec ses amis. Elle est aussi une membre engagée chez les scouts et est passionnée de danse. Toutefois, à la différence de ses camarades, Sara est sans-papier. Née d'une mère érythréenne et d'un père syrien, elle n'a jamais eu de documents d'identité entre les mains. Si un acte de naissance a été dressé au lendemain de sa venue au monde, il a été perdu il y a longtemps. A ce jour, Sara ne dispose d'aucun document officiel permettant de confirmer son existence.

Depuis son arrivée en Belgique, il y a 12 ans, la vie de Sara n'a cessé d'être en dents de scie. Avec sa mère, elle a séjourné dans des centres d'accueil à travers tout le pays. Ensemble, elles ont introduit quatre

demandes d'asile et ont passé des années à attendre une réponse positive qui n'est jamais tombée. Pendant que les autorités belges cherchaient à les expulser du territoire belge, elles ont séjourné dans deux centres de détention administrative. Finalement, aucun pays n'a accepté de les reprendre et les autorités belges n'ont eu d'autre choix que de les remettre en liberté. Aujourd'hui, Sara vit toujours en Belgique, coincée dans les limbes, incapable d'obtenir des papiers de séjour valables, ni d'aller où que ce soit.

Et pourtant, Sara est restée remarquablement résiliente. Elle continue d'investir de l'énergie dans ses études et rêve de devenir laborantine. La biologie et la chimie sont ses grandes passions. En revanche, les mathématiques sont pour elle une source de stress et de maux de tête, sans pour autant représenter un obstacle insurmontable. Chaque examen scolaire réussi la rapproche un peu plus de son objectif.

Sara sait qu'il lui sera quasiment impossible de poursuivre des études supérieures si elle n'obtient pas de papiers endéans les trois prochaines années. Le temps presse mais Sara essaie d'ignorer le son du tic-tac qui la distrait. Lorsqu'elle danse, qu'elle prépare un examen, ou qu'elle passe un après-midi entre amis, elle parvient à repousser le son de l'horloge dans les coins les plus reculés de son esprit. Malheureusement, cette stratégie ne fonctionne pas toujours. Nombreux sont les moments où ce tic-tac reprend de la vigueur.

Sara rêve du jour où, après dix ans d'attente, son avocat lui annoncera qu'elle pourra enfin retirer son titre de séjour belge. Une pensée l'obsède : avoir sa propre carte d'identité, la glisser dans son portefeuille comme un trésor et l'emporter partout avec elle. Malgré les nombreuses et écrasantes déceptions auxquelles Sara a été confrontée depuis son arrivée en Belgique, elle refuse de baisser les bras. En fin de compte, si la vie de Sara est un combat quotidien, rien ne peut lui ôter l'Espoir.

## Espoir - Safet Zec, détail du Bateau de Réfugiés - Exodus



L'espoir, c'est, même dans  
les circonstances les plus dures,  
montrer la lumière qui  
commence à poindre au loin.  
Imaginez cette scène à l'arrière d'un immense  
bateau rempli de réfugiés, tous vêtus de blanc :  
l'aîné des enfants est agenouillé,  
une main posée sur l'épaule de son petit frère.  
Ce dernier tient entre ses doigts un fil rouge.  
L'espoir, c'est toujours quelque chose  
de petit, précieux et fragile.  
Il faut les yeux d'un enfant pour le voir.  
Et pourtant, comme le dit Emerson, la sagesse  
de quelqu'un se mesure à son espérance.  
L'espoir, c'est tendre un bras  
fraternel autour de quelqu'un et  
lui montrer la lumière.  
Qui me donne de l'espoir ?

## “Espérer ensemble ESPOIR”

L'espoir, c'est assumer la responsabilité  
de ses désirs et passer à l'action.  
Pas à pas, sans ligne d'arrivée définie.

C'est à l'écrivain et dissident tchèque Václav Havel que l'on doit une observation inspirante sur l'espoir. « L'espérance n'est pas la même chose que l'optimisme, ni la conviction que quelque chose va bien se passer. Cependant, c'est la certitude que quelque chose a un sens, quel que soit la conséquence ou le résultat. L'espoir se manifeste donc par la volonté d'essayer toujours à nouveau, même si les circonstances extérieures sont désespérées. C'est assumer la responsabilité de ses désirs et passer à l'action. Pas à pas, sans ligne d'arrivée définie.

C'est exactement ce que fait Sara. Elle donne déjà forme à ses désirs : étudier, danser, passer du temps avec ses amis scouts. Elle travaille concrètement à son avenir, même si l'issue de ses efforts n'est pas garantie. Dans cette incertitude parfois difficile à vivre, elle continue de naviguer guidée par la boussole de ses désirs. De cette façon, elle rejoint un réseau mondial de nombreuses personnes qui essaient de concrétiser un monde différent, meilleur, où la vie est bonne pour tous les humains. Tout engagement s'enracine dans le désir, dans une énergie qui veut prendre forme dans le monde. L'engagement soutenu a une source que l'on peut qualifier de visionnaire. On pourrait la décrire comme une sorte de « conscientisation d'une possibilité ». Les écologistes sont animés par des images d'harmonie entre l'homme et la nature, celui qui rend visite aux prisonniers croit en la possibilité d'un nouveau départ, les mouvements pacifistes rêvent d'un monde sans violence. Et Sara peut certainement projeter tout ça pour elle-même : elle se voit vivre en dansant, un diplôme en poche, chez elle parmi ses amis belges.

Mais, pour l'instant, des choix doivent être faits tous les jours. Ces choix ont un sens, en raison des rêves et des visions qui les animent et les dirigent. Ils restent significatifs, même si la réalisation d'un rêve ou d'une vision est retardée. Peut-être même pour de bon.

L'espoir ne vient pas naturellement comme le parfum de l'automne lors d'une promenade dans les bois en octobre. Il provient d'une chaîne de décisions. Pour le garder en vie, il faut d'abord faire attention à la façon dont vous laissez votre imagination se nourrir. Cela semble simple, mais pour beaucoup d'entre nous, cela s'avère être un travail étonnamment difficile. Restez-vous en contact avec votre rêve, avec la vision qui vous a mis en marche ? Ou tendez-vous l'oreille aux voix dissidentes qui surgissent régulièrement ? Ces voix dissidentes sont nombreuses et parfois très intrusives. Souvent, elles semblent faussement convaincantes : pourquoi tous ces efforts ? Soyez réaliste, votre engagement n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan, ça ne marchera jamais, de toute façon... L'agitation et le doute surgissent alors. C'est toujours difficile, parfois même décourageant.

Qu'est-ce que cela ferait de découvrir, dans ces moments difficiles et déroutants, une invitation, un appel à faire un choix renouvelé, à résister activement à tout ce qui empêche la vie d'avancer ? Ce qui aide certainement, c'est de se tourner vers l'intérieur de temps en temps, et de trouver de la bonne compagnie avec qui passer du temps. Partager ses rêves, ses doutes et ses déceptions et porter ceux des autres avec soi. Espérer, c'est bien quelque chose que nous faisons ensemble, non ?

Myriam Van den Eynde



# HOSPITALITÉ

**“ Je est un autre ”.**

*A. Rimbaud*

**“ La véritable hospitalité consiste non seulement à laisser entrer l'étranger, mais à lui faire sentir qu'il est chez lui. ”**

*Henri Nouwen*





Quand j'ai compris que le régime voulait ma mort, j'ai empaqueté mes affaires, pris ce que je pouvais et invité un très bon ami à vivre dans la colocation que je devais quitter.

**Luc** m'accueille chez lui. La pièce principale est spacieuse et lumineuse. Je m'assieds sur son invitation. Il me propose à boire : Thé ? Café ? Jus ? Eau ? Les quatre à la fois... ? Il rit chaleureusement avec un regard espiègle. Il me prépare un thé qu'il m'apporte -rouge et fumant- et s'assied en face de moi, un verre d'eau fraîche à la main.

Je lui demande d'où viennent les tableaux accrochés au mur. Il s'agit de portraits : un homme et deux femmes nous regardent, l'air énigmatique. Leurs visages sont composés de centaines de petits traits.

« C'est un ami qui les a faits. Je les ai pris avec moi quand j'ai fui le Congo en passant par le Rwanda. Ils sont un symbole important qui me pousse à continuer la lutte. Je ne pouvais pas les laisser. »

Il devient pensif. Après un silence, il ajoute :

« Quand je les regarde, je me sens chez moi. Je les ai affichés dès le premier jour de mon arrivée ici. »

Son intérieur, où alternent couleurs sombres et couleurs chaudes, est agréable et sobre.

« J'ai tout acheté de seconde main petit à petit, dès que j'ai trouvé l'appartement. »

Après ce moment de contemplation, je décide d'en venir à la raison de ma visite.

« Tu souhaitais que je t'interviewe dans un lieu qui te ressemble, où tu te sens bien. Si tu te sens prêt, tu peux me raconter ton parcours en Belgique, en commençant par ce que tu veux. »

Il hoche la tête, commence à sourire, puis reprend son sérieux.

« Quand j'ai compris que le régime voulait ma mort, j'ai empaqueté mes affaires, pris ce que je pouvais et invité un très bon ami à vivre dans la colocation que je devais quitter. J'avais de la chance que mon visa soit encore valable au moment où j'ai dû fuir car j'ai pu prendre l'avion sans trop de difficulté. Par contre, il fallait traverser la frontière rwandaise qui n'est pas forcément sûre. Quand je suis arrivé en Belgique... Au début, ça allait car j'avais déjà un réseau d'amis sur place, donc je n'étais pas seul, contrairement à beaucoup d'autres demandeurs d'asile. Mais changer d'endroit toutes les semaines ou tous les mois en attendant que ma demande d'asile soit traitée, c'est devenu stressant et épuisant. Et c'est compliqué de devoir mendier un canapé pour quelques nuits à tous ses amis et connaissances sans avoir l'impression qu'on abuse de leur gentillesse car on ne sait pas combien de temps ça va durer.

Un soir, je me suis retrouvé sans rien. J'ai toqué à plusieurs portes, mais personne ne pouvait me recevoir. J'ai cru que j'allais dormir dans la rue. Ça arrive à tant de personnes, j'avais eu de la chance que cela ne me soit pas encore arrivé. Je me préparais mentalement à cette éventualité quand un ami belge a offert de m'héberger. Je lui en suis très reconnaissant.

Et puis, un mois plus tard, j'ai reçu une réponse positive : j'ai le statut de réfugié. J'ai alors pu chercher un logement. C'est par mon réseau que j'ai trouvé. Je loue cet appartement à une connaissance. J'habite en-dehors de Bruxelles mais c'est bien, ça me permet d'être au calme. J'ai pu reprendre mon activité professionnelle en tant qu'indépendant, et en parallèle, je suis une formation. Maintenant, je peux me poser et me reposer, regarder vers l'avenir... Et recevoir mes amis et connaissances. »

Je l'écoute sans prendre de notes. Je lui pose quelques questions dès que ses silences cessent d'être songeurs pour revenir vers moi. Son histoire, et surtout l'impression que me fait sa personne, resteront gravés dans ma mémoire.

## Hospitalité - Janet Brooks Gerloff, The Road to Emmaus



© SABAM Belgium 2024



Reste avec nous, car le soir tombe.  
Qui est l'étranger que j'invite chez moi,  
auprès de moi ? Est-ce que je garde  
mon cœur et mes mains ouverts  
pour accueillir n'importe qui ?  
Qui ai-je envie d'accompagner sur le chemin ?  
Au début, je ne le connais pas : il n'est qu'une  
silhouette, un inconnu qui, pas à pas,  
en marchant et en parlant ensemble, se révèle.  
Peu à peu, il prend un nom, un visage.  
De simple passant, il devient invité, puis ami.  
Et soudain, je réalise combien j'ai reçu de lui.  
Lui, l'étranger, était lui-même si hospitalier.  
Il m'a donné un nom,  
un visage.

## “ Couleurs de l’Hospitalité HOSPITALITÉ ”

Et voici peut-être l’expression la plus pure de l’hospitalité : lorsqu’on a offert à son hôte de quoi devenir à son tour hôte.

À la différence d’autres cultures, en français (le comble, pour une langue qui prétend parfois être la plus précise du monde !) le mot « hôte » plonge dans un grand flou artistique : il sert aussi bien à désigner la personne qui reçoit que la personne qui est reçue. Je pensais à cette ambiguïté en relisant ce récit de rencontre. Le visiteur propose à Luc de raconter ce qui l’a conduit à devenir l’hôte de la Belgique, et en fait, au long de cette rencontre, c’est Luc qui pratique les lois de l’hospitalité, dans son appartement « couleurs sombres et couleurs chaudes. »

Le récit lui-même est tout en couleurs, du moins c’est ainsi que je le reçois : Rouge du thé offert au visiteur, couleurs des tableaux que Luc a pu sauver dans sa fuite... Là, c’est vrai, il faut laisser travailler son imagination. Sont-ils en harmonie ou bien en contraste avec le reste de l’appartement ? Taches très sombres sur un mur tout blanc ? Teintes pastels, qui participent à tout ce qui diffuse dans la pièce -avec un brin de mystère- calme et douceur ?

Depuis qu’il est réfugié en Belgique, avant même qu’il ait le droit d’être appelé ainsi (on croit rêver : de nos jours, ce terme ne parle pas d’un malheur, il désigne un statut légal à mériter !), après bien des accueils de dépannage, Luc dispose enfin d’un lieu où il peut dire : « Je me sens chez moi. ». Ainsi, il peut recevoir. Et voici peut-être l’expression la plus pure de l’hospitalité : lorsqu’on a offert à son hôte de quoi devenir à son tour hôte.

On dit souvent d’une situation déstabilisante ou d’une personne au caractère difficile : « Elle m’en fait voir de toutes les couleurs ».

L’hospitalité, la vraie, fait tout le contraire. Les couleurs, elle nous offre de les choisir. Qu’en est-il sous nos climats ? Un pays où il pleut souvent, où les nuages renouvèlent leur alliance de gris et de bleus pâles, au point de décourager le soleil de s’y attarder, peut-il être hospitalier aux yeux de qui a grandi auprès du bleu de la Méditerranée, dans l’émeraude des forêts d’Asie, l’ocre des collines africaines ? Ce n’est pas à nous de répondre. Il nous revient seulement d’aider celui que nous désirons accueillir à choisir les couleurs de son logement, à créer autour de lui un réseau de coloris où son œil pourra se poser sereinement, en pleine lumière ou dans la pénombre, au gré de son cœur. Là où se déploiera librement l’éventail coloré du pays natal. Pour habiller solitude et rencontre, violence et repos, fêtes populaires et deuils intimes, souffrances et joies.

Lorsqu’il nous accueillera, à notre tour d’être dépayés ! Non pas tant à cause de teintes qui nous seraient totalement inconnues, puisque, pour décorer son logement, l’hôte a bien dû faire appel aux ressources locales – comme dit Luc : « J’ai tout acheté de seconde main, petit à petit. » Simplement, de la manière dont il les aura disposées (parfois sans y penser, par héritage culturel) déployant les contrastes, alliant les teintes, faisant jouer les formes, tout ce qu’il savoure au premier regard, nous dépaysera, nous heurtera peut-être. Nous aurons à nous laisser apprivoiser. Et ce ne sera peut-être jamais tout à fait possible... Car elle est longue, la route à parcourir avant de reconnaître que mon hôte -celui qui m’accueille ? celui que j’accueille ?- a les yeux pleins d’autres couleurs que les miennes. Vienne le jour où nous pourrons nous le dire, où nous nous en réjouirons ensemble. Ce sera la plus belle étape de notre chemin d’hospitalité.

Philippe Robert SJ



# DIG NI TÉ

**“ Exhume mon visage,  
Rends-moi belle, rends-moi beau ”**

*Huub Oosterhuis (traduction libre)*

“ Tu peux maintenant te coucher dans  
le jardin ma bien-aimée, les espaces vides  
dans les hautes herbes, j’ai toujours voulu  
être un espace vide pour quelqu’un,  
pour rester. ”

*Rutger Kopland, 1975 (traduction libre)*

# “ 542

(Liste aveugle - blinde lijst)

...

|              |                   |                   |                       |                                 |            |
|--------------|-------------------|-------------------|-----------------------|---------------------------------|------------|
| ALBANIE      | 24/11/2023        | 23/01/2024        | ILL_BP_13SEPTIN       | Appendix_7_13septIN             | CIM        |
| <b>MAROC</b> | <b>24/09/2023</b> | <b>21/01/2024</b> | <b>LL_BP_13SEPTIN</b> | <b>Appendix_7_13septIN</b>      | <b>CIM</b> |
| IRAK         | 26/11/2023        | 23/01/2024        | ILL_BP_               | X2_C_Borderreturn_<br>Detention | CIM        |

...

## Le 26-04-2024

*...un vendredi matin froid et brumeux au cimetière municipal  
Le fossoyeur se tient impassible – presque une routine –  
à côté d’un tas de terre excavée.*

*Un modeste cercueil repose sur des tréteaux devant le trou béant.*

*Un homme dans son costume gris – très comme il faut –  
indéniablement un entrepreneur de pompes funèbres  
Il adopte un comportement neutrement distant,  
Il en attend deux autres qui se pressent dans leurs manteaux  
gonflés par le vent pour accomplir le nécessaire  
– il faut être quatre – pour descendre dans le sol  
le cercueil d’une personne décédée.*

*Ni fleurs, ni couronnes – pas même de la famille ou des amis –  
Trois personnes impliquées : Eric, directeur du centre -  
Chris, visiteuse accréditée - et moi-même  
Nous nous rassemblons autour du cercueil sans nom de NN –  
Il contient le corps d’un jeune homme marocain*

*connu dans divers pays européens sous divers pseudonymes  
et qui nulle part était vraiment le bienvenu –  
nous avons croisé son chemin mais sans le connaître vraiment.*

*La vie était devenue trop dure pour lui,  
et elle lui offrait si peu de perspective qu’il s’en est détourné...  
Il n’a plus vu de lumière dans l’obscurité le soir de Noël –  
et la lumière dans ses yeux s’est éteinte pour toujours.*

*Une courte prière d’adieu, quelques instants de silence gênant  
un soupçon de connectivité retenue, un soupçon d’humanité  
pour Aïssa qui a sombré dans la solitude.*

*Ensuite, tout va très vite  
Habilement les cordes sont glissées sous le cercueil  
quelques pas de côté, une vie humaine disparaît dans la terre  
On jette sur la boîte une plaquette en plomb de 3 sur 4  
Portant le numéro 542, un numéro comme identification ultime  
et trois poignées de terre chaude contre la déshumanisation.*

Un espace vide, le désir que quelqu’un se rapproche de moi. Le désir inassouvi qui fait partie de l’être humain.

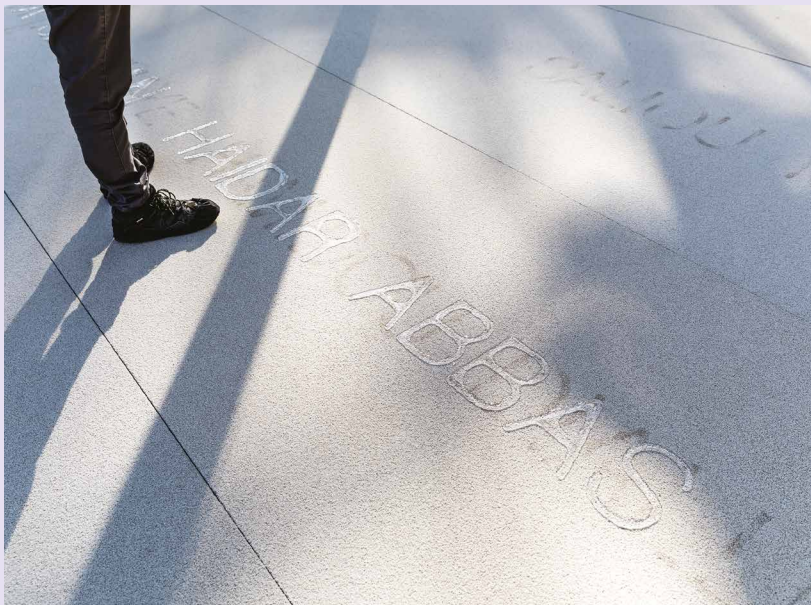
Plus particulièrement pour les chrétiens : Voir l’espace vide et croire, confiants qu’aucune vie humaine ne restera inachevée.

Suivre ses traces pour s’approcher des plus humbles afin d’apporter un peu de bien en toute modestie. De cette façon, nous pouvons planter les graines qui mèneront à une révolution : se débarrasser de l’étiquetage de « demandeur d’asile », « étranger » ou « migrant ». Tout être humain est entièrement humain, non réductible à une caractéristique, ni négative ni positive.

Ne pas abandonner et ne pas devenir cynique face aux revers ou aux opportunités manquées. Choisir la vie, n’importe quand, n’importe où. Un autre choix n’est pas un choix, c’est toujours une capitulation, un abandon.

Vivre doublement : vouloir réserver un espace vide pour l’autre, et ne pas passer à côté de l’espace vide de l’autre. De cette façon nous devenons humains.

## Dignité - Doris Salcedo, Palimpsesto\*



\* Doris Salcedo, 'Palimpsesto',  
Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofía, Madrid - 6 Octobre 2017 - 1 Avril 2018 © the artist.  
Photo © White Cube (Patrizia Tocchi) Courtesy Palacio de Cristal, Madrid



Priver une personne de son nom,  
c'est lui nier sa dignité. Le nom porte  
en lui l'identité, l'essence, la personnalité  
de chacun. Réduire une personne à un numéro  
rend plus facile de l'oublier, de l'enterrer  
ou de la laisser se noyer en mer.  
Quel est ton nom ? Connais-tu sa signification ?  
Ce nom, tu ne te l'es pas donné ; tu l'as reçu.  
Il fait partie de ta dignité.  
Quels sont les noms qui habitent ton cœur ?  
À quels noms fais-tu de la place ?  
Pour quels noms deviens-tu un espace sacré,  
un lieu d'accueil ?  
Connais-tu les noms des personnes  
avec qui et pour qui tu travailles ?  
Ou ne sont-ils pour toi  
que des numéros ?



## “*Ton nom* **DIGNITÉ**”

*Le nom porte l'individualité.  
C'est dégradant d'enlever leurs noms aux gens.  
Il est plus facile de mettre un numéro en terre  
ou de le noyer en mer.*

Que vaut une vie humaine ? Au XXI<sup>e</sup> siècle, la réponse à cette question ne semble pas plus humaine que durant tous les siècles précédents.

Dans le plus grand parc de la ville de Madrid, le parc d'El Retiro, se trouve un bâtiment en verre, El Palacio de Cristal. Il est utilisé deux fois par an par le musée Reina Sofia pour y exposer de l'art contemporain. En 2017, l'artiste colombienne Doris Salcedo a été invitée à y créer une œuvre « Palimpsest » (\*).

Issue d'un pays déchiré par la violence, elle est elle-même particulièrement sensible aux situations où la dignité de l'être humain est foulée aux pieds. Littéralement. Lorsque tout est enlevé à certains : leur maison, leur terre, leur travail, leur nom, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien, jusqu'à ce qu'ils ne voient plus d'issue.

Parce qu'elle est personnellement consciente des conditions inhumaines dans lesquelles de plus en plus de personnes doivent vivre, elle dénonce l'injustice qui est faite aux gens au travers de ses œuvres d'art. Parce qu'ils sont différents. Parce qu'ils ne sont pas considérés comme égaux. Et pourtant, ils le sont, simplement par le fait qu'ils sont humains.

Les visiteurs de cette installation ne voient rien au premier abord. Ils attendent beaucoup et entrent dans un espace vide. Il n'y a rien à voir. C'est exactement cela : Salcedo aime travailler avec le vide, avec l'antimatière, avec le néant auquel nous conduisons souvent les gens.

On entre dans un espace vide. Et pourtant, ce vide est habité. Par un silence particulier, presque religieux. Les visiteurs se taisent.

Spontanément, ils se mettent à chuchoter. Ils se rendent vite compte qu'ils sont ici dans un monument, un monument qui commémore les morts.

Il n'y a rien de spécial dans cet espace qui attire votre attention. Pourtant, le sol est entièrement recouvert de pierres de granit grises qui ressemblent beaucoup à des pierres tombales (et qui par ce fait rayonnent de la dignité), d'autant plus que chacune d'entre elles porte un nom. Mais le nom n'est pas gravé dans la pierre.

Curieusement (grâce à un système particulièrement ingénieux aménagé sous le sol), le nom filtre en gouttelettes à travers la pierre, vers le haut, vers la lumière. Soudain, il est là comme s'il venait de naître, il scintille un instant comme un poisson au soleil. Les gouttes forment des noms, des milliers de noms de défunts, des noms de ceux qui se sont noyés dans la mer Méditerranée, cherchant en vain une vie meilleure. Pas des chiffres (comme on entend si souvent aux nouvelles) mais des noms.

Le nom porte l'individualité, la dignité, la personnalité de chaque être humain. C'est dégradant d'enlever leurs noms aux gens. Il est plus facile de mettre un numéro en terre ou de le noyer en mer.

Les visiteurs se taisent. Ils comprennent de quoi il s'agit. Il ne s'agit pas seulement des personnes dont les noms sont à leurs pieds. Il s'agit aussi d'eux-mêmes ; il s'agit de la dignité de chaque être humain. Avec précaution, ils enjambent les noms extrêmement vulnérables -ils ressentent comme une grave profanation de faire disparaître un de ces noms liquides sous leurs pas- et ils respirent cette atmosphère.

Au bout d'un moment, les noms humides disparaissent : l'eau s'infiltré à nouveau dans les pierres qui restent sèches pendant un certain temps. On retient son souffle. Et puis un autre nom humide apparaît au même endroit, effaçant impitoyablement le nom précédent. Un palimpseste (c'est le nom de l'installation) est un vieux manuscrit dans lequel un nouveau texte a été écrit par-dessus des mots effacés à une époque où il était encore moins écologique qu'aujourd'hui de gaspiller du papier.

La dignité semble avoir été instantanément effacée. Les noms d'eau étaient déjà très vulnérables : une poignée de gouttes d'eau, et maintenant elles ont soudainement disparu. Il y a un psaume qui compare une vie humaine à l'herbe : le vent souffle l'espace d'un instant, et nous ne sommes plus là. C'est dire à quel point nous sommes vulnérables. Une personne passe comme une ombre. Pendant un instant, les noms apparaissent et soudain ils disparaissent. C'est cela une vie humaine : écrite dans l'eau. Et pourtant, pour le croyant, tous nos noms sont écrits dans la paume de la main de Dieu.

La beauté de son art est qu'elle ne dénonce pas brutalement les conditions inhumaines (elle ne répond pas à la brutalité par la brutalité) mais elle le fait avec une habileté et une dignité exceptionnelles, d'une manière si vénérable, avec tant de sensibilité et de respect pour chaque victime qu'elle suscite aussi du respect chez le visiteur lui-même (qui en fait participe au processus de deuil et de commémoration). Oui, il y a quelque chose de sacré dans l'espace. Et pourtant, il n'y a pas d'autre signe religieux que la dignité de ces noms qui disparaissent irrévocablement dans le sol.

Tout être humain a-t-il une dignité ? Tous les êtres humains sont-ils égaux ? Les gens qui réduisent les autres à des numéros et les foulent aux pieds blessent ainsi leur propre dignité. Seuls ceux qui sont dignes et nobles, seuls ceux qui vivent dignement leur condition humaine s'efforcent de respecter la dignité d'autrui.

Salcedo crée un espace de vulnérabilité en créant un silence poignant qui est plus percutant que jamais grâce à une œuvre d'art si invisible et qui se rétracte de telle manière qu'elle crée un espace qui accueille les gens, chacun avec sa propre histoire, ses désirs et ses attentes. Chacun avec son propre nom.

Quel est ton nom ? Connais-tu la signification de ton nom ? Tu ne te l'es pas donné à toi-même ; tu as reçu ton nom. Il fait partie de ta dignité. Quels sont les noms qui t'habitent ? À quels noms offres-tu de l'espace ? Pour quels noms êtes-tu un espace sacré, un lieu hospitalier ? Connais-tu les noms des personnes avec et pour lesquelles tu travailles ? Ou ne s'agit-il que de simples chiffres ?

Bert Daelemans SJ



# COM PAS SION

**“ Les perdrix se réunissent toujours avant d’aller manger le mil ”**

**“ La véritable compassion n’est pas seulement de partager la souffrance d’un autre, mais aussi d’agir pour alléger cette souffrance. ”**

*Dalai Lama*





Pierre est venu me voir sur place, avec une caisse remplie d'habits, de chaussures, des lunettes, et des barres de chocolat. Petit à petit, un lien d'amitié s'est tissé entre lui et moi.

### Anass

Je m'appelle Anass. Je suis né au Bénin en 2001 dans une famille d'agriculteurs. J'ai perdu mon père à l'âge de 15 ans. Comme le veut la tradition locale, ma mère s'est remariée avec le frère de mon père, qui avait déjà une vie de famille bien établie. Très vite, mon oncle s'est mis à me maltraiter. Il y a des jours où je ne recevais rien à manger, d'autres où j'étais simplement écarté de la table familiale. Mon oncle a fini par me vendre à un esclavagiste qui m'a marqué au fer rouge, réduisant ma vie au travail dans les champs. Mon quotidien là-bas était laborieux : les journées commençaient à 4 heures du matin pour se terminer à 8 heures du soir. À la tombée de la nuit, on nous présentait un repas -le seul de la journée- pour lequel je devais me battre avec mes compagnons d'infortune. Après une semaine de supplice, j'ai réussi à m'échapper du camp et à retracer mes pas jusqu'à mon village. Une fois de retour, j'ai subi les foudres de mon oncle, qui m'a roué de coups jusqu'à ce que je perde connaissance. Quelques jours plus tard, il m'a renvoyé au camp, où les conditions de travail étaient impossibles et où toute tentative de fuite était désormais vouée à l'échec. J'y ai passé plus de 6 ans de ma vie.

Un jour, une émeute a éclaté aux alentours du camp. J'y ai vu une fenêtre d'opportunité par laquelle je me suis échappé. Je me suis réfugié auprès du maître coranique du village, qui m'a caché pendant plusieurs

jours pour me protéger contre une éventuelle mise à mort. Ce dernier m'a parlé de l'Égypte, où il proposa de m'envoyer pour apprendre le Coran. J'ai choisi d'accueillir sa proposition. J'ai pris le bus jusqu'à Cotonou aux côtés d'un jeune homme béninois commissionné par le maître coranique. C'est lui qui m'a délivré des documents de voyage. Notre voyage s'est déroulé sans encombre, jusqu'au moment où l'hôtesse de l'air prononça un discours dans une langue que je ne comprenais pas. J'ai alors réalisé qu'on ne se dirigeait pas vers le Caire, mais vers Bruxelles. En cours de vol, mon compagnon de voyage est venu me voir, et a demandé à récupérer mes papiers. Je me souviens les lui voir tendus sans trop réfléchir, ni comprendre. Une fois arrivé à l'aéroport de Zaventem, j'ai perdu la trace de mon compatriote. N'ayant pas de papiers, j'ai immédiatement été arrêté par les agents de la douane, qui ont voulu me mettre sur un vol de retour vers le Bénin. Je leur ai expliqué que ce voyage était impossible, craignant pour ma vie au pays. Après avoir demandé la protection internationale, ils m'ont transféré au centre de détention pour illégaux Caricole, à proximité de l'aéroport. Une semaine plus tard, l'Office des étrangers a voulu me refouler, émettant des doutes sur la crédibilité de mon histoire. Après tout, le Bénin n'est pas repris sur la liste des pays qui pratiquent l'esclavage... J'étais désespéré et mort d'angoisse à l'idée de retourner au Bénin. Sur place, j'ai rencontré Ruben, un visiteur du centre à qui j'ai raconté mon histoire. Après m'avoir écouté, il m'a proposé de consulter un médecin extérieur au centre, Pierre. Quelques jours plus tard, ce dernier est venu m'examiner, en plus de m'écouter longuement. En fin de consultation, je lui ai dévoilé mes cicatrices et la trace du marquage au fer. Paradoxalement, ces traces allaient peut-être me sauver. Selon Pierre, mon avocat allait pouvoir les invoquer dans son recours contre la décision de l'Office des Etrangers. Avant de me quitter, Pierre m'a assuré qu'il reviendrait me rendre visite ici bientôt. Mais, en l'espace de quelques jours, l'Office des Etrangers a suspendu l'ordre de quitter le territoire. Très vite, je me suis retrouvé au centre d'arrivée Petit-Château, où je pouvais entrer et sortir librement. Quel soulagement ! Pierre est venu me voir sur place, avec une caisse remplie d'habits, de chaussures, des lunettes, et des barres de chocolat. Petit à petit, un lien d'amitié s'est tissé entre lui et moi.

Aujourd'hui, je séjourne dans un centre d'accueil de la Croix-Rouge, où j'apprends à lire, à écrire, à compter, et à faire de la course à pied. Dans 15 jours, je sais que je retrouverai Pierre. On ira découvrir le tapis de fleurs installé sur la Grand-Place avec, comme toujours, un cornet de frites à la main. Sa disponibilité et sa gentillesse me font du bien et me redonnent confiance en l'avenir.

## Compassion - Denis Chetboune, Les danseurs, II



La compassion, c'est se plonger tellement dans l'espace de l'autre que, malgré ses propres blessures et vulnérabilités, on soutient et élève l'autre. Malgré votre fragilité, vous formez ensemble un tout nouveau et guérisseur.

On ne peut devenir entier seul, mais seulement par la compassion et l'empathie. Cette sculpture en bronze évoque d'abord un pas de danse, mais aussi une descente de croix. Se tourner l'un vers l'autre, se compléter, porter ensemble le vide, s'épanouir ensemble en s'harmonisant avec autrui.

Trouver Dieu à partir d'en bas.

Est-ce que je le veux ?

En suis-je capable ?

“ Compatir, sentir avec quelqu’un,  
c’est douloureux  
COMPASSION ”

Compatir, c’est voir la personne comme  
un être semblable à moi, comme mon frère  
ou ma sœur.

Une rencontre : Anass, survivant de l’esclavage, ne sait comment convaincre les autorités de son histoire. Et Pierre, qui s’est laissé déloger de son rôle de médecin, le regarde, l’écoute, lui ouvre son cœur, ses entrailles, sa compassion.

« Compassion », ou l’acte de « sentir avec quelqu’un ». Compatir, c’est douloureux. Plus douloureux encore lorsque les personnes souffrantes sont celles qui nous ont été confiées, celles qui sont plus vulnérables que nous, celles que nous aimons. Voir souffrir ceux qu’on aime et se sentir impuissant face à l’impossibilité de remédier à leur souffrance.

Compatir, c’est voir la personne comme un être semblable à moi, comme mon frère ou ma sœur. Lorsque Dom Helder Camara, évêque brésilien, entendait dire qu’un pauvre homme avait été emmené par la police, il donnait un coup de téléphone à l’administration et disait : « J’ai appris que vous avez arrêté mon frère ». La police, très embarrassée, répondait alors : « Votre Excellence, quelle erreur épouvantable ! Nous ne savions pas que c’était votre frère. Il sera libéré immédiatement ! » Et quand l’Archevêque se rendait au commissariat pour chercher l’homme, la police rétorquait : « Mais votre Excellence, il n’a pas le même nom de famille que vous. » Et Helder Camara répondrait que chaque personne pauvre était son frère, ou sa sœur.

Mais compatir, c’est aussi voir la personne comme différente de moi, comme unique. Je ne peux pas vraiment connaître sa douleur. Une amie en souffrance me disait hier : « Tu ne peux pas imaginer ! » Le drame, en réalité, c’est que je ne peux que m’imaginer. La vraie compassion respecte l’altérité et le mystère de l’autre.

« Il n’y a pas d’amour heureux », disait Aragon. L’amour est crucifiant, mais à force d’être pauvre, l’amour est aussi immensément ouvert. A force d’être frustré, il est incroyablement subtil et créatif. Sur le moment, on ne le sait pas, mais parfois le miracle survient. Ruben, qui a écouté Anass, a appelé Pierre. Et Pierre, qui a aussi écouté Anass, a trouvé, au cœur même de ses cicatrices, la clé de sa liberté, de sa dignité. A l’hôpital aussi, le personnel soignant apprend peu à peu l’art des soins palliatifs. Ces soins supposent l’acceptation de sa propre impuissance à guérir ou à sauver, pour « se contenter » d’accompagner. Mais combien d’expériences d’apaisement, de respect, de consolation, ne sont-elles pas rapportées par les patients, autant que par les familles ?

Est-il aussi utile de mentionner certaines études, qui ont montré que les personnes faisant preuve de compassion voyaient leur taux d’endorphines -hormones du bonheur- augmenter ? Ainsi être compatissant rendrait plus heureux, et ralentirait même les effets du vieillissement. Jeune adulte, j’ai fait un long séjour dans une région pauvre de l’Inde. Avec les infirmières du dispensaire, nous visitions les habitants de villages reculés. Je ne parlais pas leur langue, ils ne parlaient pas la mienne. Un soir, alors que j’approchais d’une pauvre maison -domicile d’une famille nombreuse- une mère et sa grande fille m’ont invitée à l’intérieur et m’ont offert un verre de thé. La jeune fille m’a proposé en souriant de m’enrouler dans un de ses saris (en avait-elle d’ailleurs plus de deux ?). J’ai été très touchée, et jusqu’à aujourd’hui j’en ai conservé le voile. Bien sûr, nous leur étions venus en aide, mais n’avais-je par reçu bien plus encore ? L’amitié.

Cécile Gillet

“

# JUS TI CE

“ Cui bono fuit ? ” \*

“ Mais que la droiture soit comme un  
courant d’eau, Et la justice comme  
un torrent qui jamais ne tarit. ”

*Amos 5,24*

\* Le célèbre Lucius Cassius, que le peuple romain considérait comme le plus épris de vérité et le plus sage des juges, avait l’habitude dans les procès de poser sans cesse la question : « A qui le crime a-t-il profité ? »



Après des mois d'attente, les autorités ont fini par libérer John.  
Cette fois-ci, c'est la hache de la justice qui a tranché en faveur de notre famille.

### John

Mon histoire avec John a commencé il y a 18 ans. Loin d'être idyllique, notre vie de couple a été ponctuée d'obstacles dont on a toujours fini par s'affranchir. Ensemble, nous avons un fils, Victor, âgé de 14 ans.

John n'a pas toujours été un enfant de cœur. Il s'est montré naïf, et est passé par la case prison. A sa sortie, il y a 9 ans, on a cherché à retrouver un semblant de normalité dans un quotidien incertain. Après plusieurs années de vie commune, on a approché l'administration communale afin de régulariser le séjour de John. À l'époque, celle-ci nous avait donné un avis favorable. Très vite, on s'est mis à rassembler tous les documents nécessaires, en courant à droite à gauche. Mais, trois semaines après avoir entamé les démarches, les autorités ont frappé à notre porte pour arrêter John. Une fois de plus, notre famille s'est retrouvée déchirée pour une durée indéterminée.

Les huit mois passés en centre de détention ont été très difficiles. Pour John, certainement, mais aussi pour Victor et moi.

J'ai l'impression que ça m'a infligé un traumatisme indélébile. C'était comme recevoir des coups de hache : une douleur progressive et profonde. Il a fallu s'accrocher pour le sortir de là et atteindre le rêve qu'on s'était fixé : celui de fonder une famille. Victor était convaincu que son père allait finir par être libéré, mais il s'en est fallu de peu pour que notre bateau ne coule. Toujours, j'essayais d'être forte pour mon fils, et de ne rien laisser transparaître.

Dès le moment de l'arrestation, on a cherché à s'informer sur les procédures de libération. C'est dans ce contexte qu'on a découvert le Jesuit Refugee Service. Avec l'aide d'un avocat, on a épuisé toutes les voies procédurales à notre disposition pour établir nos liens familiaux, via un nombre incalculable de coups de fil, de courriels, et de rendez-vous. De fil en aiguille, on a compris que le test ADN de filiation était une étape incontournable pour faire valoir nos droits, même si cette procédure allait durer plusieurs mois. S'en est suivi une course contre la montre. Si elles l'avaient pu, les autorités auraient bloqué la procédure de reconnaissance de paternité. C'est parce que l'ambassade a trainé avec le laissez-passer qu'on a disposé du temps nécessaire pour enclencher la procédure. L'Office des étrangers s'est basé sur un dossier passé, sur des faits qui ont eu lieu il y a dix ans. Ils ne savent pas comment on se trouve dans la vie en tant que famille. C'est une honte qu'ils ne fassent pas l'effort de rencontrer et d'interroger les personnes derrière les dossiers traités. Surtout quand des enfants sont impliqués. C'est inhumain.

Ces démarches -énergivores sur tous les plans- nous ont coûté en temps et en argent, et nous ont donné un stress considérable. Après des mois d'attente, les autorités ont fini par libérer John. Aujourd'hui, il a été reconnu comme le père légal de Victor. Cette fois-ci, c'est la hache de la justice qui a tranché en faveur de notre famille. Nous ne sommes pas arrivés au bout de nos peines pour autant : une procédure de regroupement familial est toujours en cours, nous suspendant une fois de plus à l'attente d'une décision de l'Office des étrangers. Au-delà des arcanes administratives, John a trouvé du boulot et notre vie de famille suit son cours. On songe aussi à se marier, une fois que la pression de l'Office des étrangers sera derrière nous. Cela pourrait durer encore quelques temps.

## Justice - Ugur Gallenkus, Children are children first <sup>(1)</sup>



(1) Artwork Title: Children Are Children First – Seesaw  
Artwork: Uğur Gallenkus - Photographer: Yasin Akgül  
Editorial Photo Description: A Syrian boy sits on a barrel  
of a destroyed tank. Syria, 2015.



Les enfants jouent et rient,  
quelles que soient les circonstances.  
Ce collage pose avec force une question  
poignante : où se trouvent les racines de  
la justice ? Nous ne choisissons pas où  
nous naissons, et pourtant, cela influence  
profondément notre vie.  
Ces enfants, qu'ils le veuillent ou non,  
sont liés les uns aux autres.  
La justice est comme une balance :  
où se situe l'équilibre ?  
Vers quel côté penche-t-elle ?  
Comment fais-je face à l'injustice ?  
Et surtout, comment agis-je  
concrètement pour la justice ?



## “ La hache de la JUSTICE ”

La justice doit être pour la vie, elle ne doit pas conduire à la mort.

« La hache de la justice », quelle expression terrifiante dans ce témoignage !

Habituellement, la justice est symbolisée par une femme dont on a bandé les yeux et qui tient une balance à la main. L'allégorie signifie que la justice doit rechercher le juste équilibre entre les parties, sans prendre parti pour l'un ou l'autre.

La justice a-t-elle changé de visage ? Est-elle devenue un bourreau armé de sa hache meurtrière ? On peut se poser la question en entendant les multiples témoignages du peu d'humanité rencontrée par les réfugiés face à la justice. Cette dernière devrait être neutre et non partisane, protégée par son bandeau de toute émotion et d'empathie. Mais ce bandeau protecteur est là pour assurer à chacun un égal traitement, que l'on soit riche ou pauvre. Cela signifie, dans les faits, qu'il s'agit de protéger les plus fragiles.

La justice a pour mission la protection de la veuve, de l'orphelin et de l'immigré, comme l'écrit la Bible : « Apprenez à faire le bien : recherchez le droit, mettez au pas l'oppresser, rendez justice à l'orphelin, défendez la cause de la veuve. » (Isaïe, 1,17) Le rôle de la justice n'est pas de défendre l'intérêt général, mais le bien commun. L'intérêt général est statistique, il est l'intérêt du plus grand nombre, des plus puissants. Le bien commun est le bien vivre en commun. Il est défini, dans Gaudium et Spes (Vatican II) comme l'ensemble des conditions et des garde-fous, qui permettent le bien vivre ensemble. Par exemple, la paix est un bien commun car, sans elle, comment vivre dignement ensemble ?

Autres exemples, la sauvegarde de la planète d'après Laudato Si' ou la fraternité selon Fratelli tutti sont des biens communs, car il n'y a pas de vie commune possible sans elles. La justice, tout comme la politique, doit être au service du bien commun. Elle doit faire respecter les règles de droit, afin que chacun puisse bien vivre dans la société. Cela ne veut pas dire que tout est permis, mais que les règles elles-mêmes et leur mise en œuvre doivent respecter la dignité de chacun, contribuer à une meilleure vie.

Je termine par ce terme : la vie. La justice doit être pour la vie, elle ne doit pas conduire à la mort, comme le faisait le bourreau avec sa hache. Et le témoignage de cette jeune mère de famille montre que la vie, l'élan de vie, était l'enjeu de son combat. De façon perverse, des tracasseries administratives avaient été imaginées et organisées pour saper cet élan. Mais l'administration ici a rencontré l'espérance, et l'espérance a gagné. Pour défendre ses droits et réclamer justice, l'espérance tenace et indéfectible de cette femme et de sa famille fut une armure, quelque fois ébréchée, mais sur laquelle la hache a rebondi. Finalement, cette fois, la vie fut plus forte que la mort.

Grâce à elle, mais aussi au collectif qui les a accompagnés et défendus. La justice commence chez chacun d'entre nous. Il s'agit de mon attitude personnelle : réfléchir et parler juste et en vérité, accueillir et interagir pour créer une société basée sur le bien commun et le vivre en commun. « La justice (...) ne peut plus être une justice qui tue. » [Robert Badinter, Le Monde - 28 Août] La justice a besoin de moi, de nous pour engendrer la vie.

Marcel Rémon SJ



# PARTI CIPA TION

**“ Il est plus beau d’éclairer que  
de briller seulement. ”**

*Thomas van Aquino*

“ Nous sommes toutes des gouttes dans  
l’océan, mais ensemble nous formons  
la vague capable de tout changer. ”

*Mère Teresa*





Ensemble, ils décident d'utiliser leurs économies pour offrir un repas aux habitants d'un quartier pauvre.

### **Kamran & Sobia**

Un jour automnal de septembre, nous rendons visite à une famille pakistanaise qui vit au dernier étage d'une maison. La porte d'entrée est barricadée ; une série de sonnettes laisse penser que ce bâtiment délabré est habité par de nombreuses personnes. Les fenêtres sont recouvertes de plastique afin de préserver la chaleur.

À l'intérieur, se trouve Kamran, un homme de confession chrétienne qui a quitté son pays, le Pakistan, en raison de persécutions pour motif religieux. À son arrivée en Belgique, il demande la protection internationale aux autorités. Bien qu'il craigne pour sa vie et que son frère ait été tué en raison de sa foi, le Commissariat général aux réfugiés et aux apatrides rejette sa demande d'asile, la jugeant « incohérente » et « encombrée de déclarations non-vérifiées émanant d'une ONG locale ». Bon an mal an, Kamran continue de construire sa vie en Belgique. Dès le début de sa procédure d'asile, il décide de mettre la main à la pâte et se met à travailler comme cuisinier, un métier qu'il exerçait déjà dans son pays d'origine. Il doit céder la

quasi-totalité de ses revenus au centre d'accueil, mais ne veut pas vivre aux dépens de l'État belge. Il apprend le néerlandais, fait du bénévolat, et trouve un nouveau foyer au sein de la communauté de son église à Anvers. Il se fait des amis et est entouré d'un cercle chaleureux de bénévoles et de sympathisants.

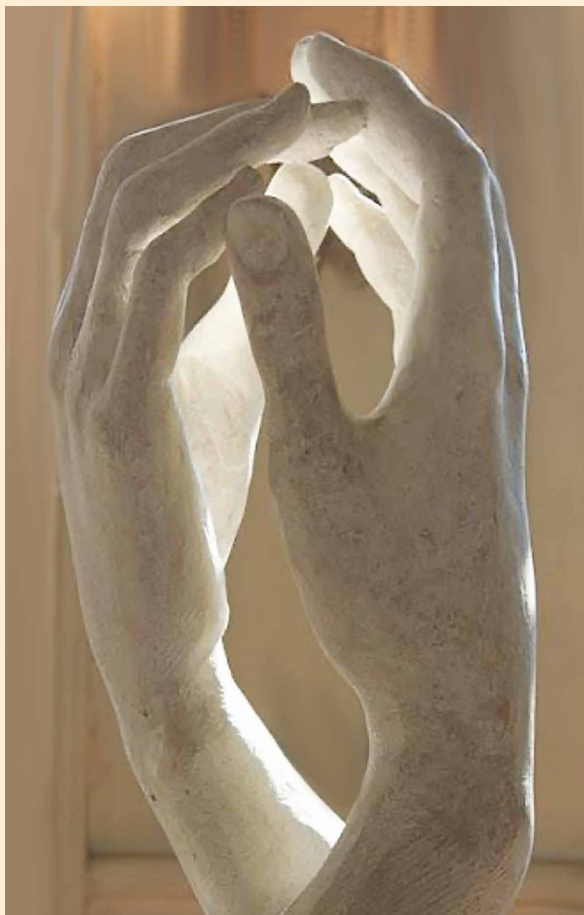
Bien qu'il n'ait pas encore de papiers en règle, Kamran est impatient de reprendre sa vie en main. Sa famille lui présente Sobia, une infirmière pakistanaise en stage à l'étranger. Au cours de ses vacances en Europe, ils apprennent à mieux se connaître et décident de se marier. Elle ne sait pas que son mari n'a pas été reconnu comme réfugié en Belgique et qu'il vit ici sans papiers, mais sa situation précaire ne semble pas la déranger.

Ils auront bientôt deux petits enfants ensemble, mais la réalité de la vie sans papiers pèse lourdement sur cette jeune famille. Ils n'ont ni d'emploi officiel, ni le droit d'ouvrir un compte en banque. Ils vivent dans des logements insalubres et exigus et se heurtent à des ennuis de santé. Leurs droits sont extrêmement limités : ils ne bénéficient que de l'aide médicale urgente et du droit à l'éducation de leurs enfants. La non-reconnaissance de leur histoire couplée à l'angoisse de l'incertitude leur sont pénibles. En 2022, la famille est frappée d'une nouvelle décision négative concernant leur droit de séjour en Belgique. Ils sont en désespoir de cause et pleurent d'impuissance. En même temps, ils voient dans ces mauvaises nouvelles un signe de Dieu. Ensemble, ils décident d'utiliser leurs quelques économies restantes pour offrir un repas aux habitants d'un quartier pauvre d'Anvers, apportant ainsi solidarité et espoir, et oubliant leur propre misère.

Après avoir longuement pesé le pour et le contre, ils décident de demander une régularisation humanitaire. Leur patience finit par être récompensée : ils obtiennent un permis de séjour temporaire de deux ans ! Sur nos écrans, le message suivant s'affiche :

« Nous sommes très reconnaissants pour tous vos efforts et votre amour pour notre famille. Vos paroles et vos encouragements nous ont donné la force et l'espoir de persévérer. Que Dieu vous bénisse. »

## Participation - Auguste Rodin, La Cathédrale



Deux mains droites  
s'élèvent, créant un espace sacré.  
Elles se trouvent, se caressent doucement.  
Ainsi naît une cathédrale :  
une vacuité habitée, un lieu où l'on peut  
se réfugier et se ressourcer.  
Mais cette espace n'existe que si chacune  
des mains s'engage pleinement.  
Chaque main est essentielle.  
Ensemble, elles ouvrent un passage pour  
la lumière, qui attendait d'être révélée.  
Cette lumière est déjà là, mais ici,  
elle devient visible, tangible,  
incarnée et donc vivante.  
Là où une personne tend humblement  
une main, espérant une main  
aussi vulnérable en retour,  
c'est là que Dieu naît.

## “ *Puis-je me joindre à vous ?* PARTICIPATION ”

### *Puis-je me joindre à vous pour que vous aussi puissiez nous rejoindre ?*

L’auteure canadienne Lise Bourbeau nous parle de cinq blessures fondamentales que l’on peut ressentir dans la vie et souligne que ces cinq blessures provoquent des mécanismes de défense chez nous, les humains, et qu’elles se manifestent également dans les maux physiques : les expériences de rejet, d’abandon, de trahison, d’humiliation et d’injustice. Ce sont des expériences douloureuses : elles affectent une vie mentale et physique saine, elles sapent et obscurcissent la joie de vivre, elles nous font douter de notre capacité à aimer et à percevoir et apprécier l’amour des autres. Ne sommes-nous pas nous-mêmes responsables du fait que les autres nous rejettent, nous abandonnent, nous trahissent, nous humilient et nous traitent injustement ? Cela affecte également la confiance en nos sources intérieures profondes de vie et de force : notre rêve et notre vision d’un monde meilleur, « l’esprit » qui nous anime et tire le meilleur de nous-mêmes, nous ne les ressentons plus. Notre esprit s’assombrit et il devient plus difficile de faire confiance aux autres et de s’engager avec eux pour un avenir digne de la création.

Nous nous isolons des autres, nous ne contribuons plus à la communauté dont nous avons si désespérément besoin pour vivre nous-mêmes dans la joie. Nous devons serrer les dents, mais peut-être que nous serons submergés et que nous nous casserons les dents. Ce sont des conditions si douloureuses et inhumaines que nous enfouissons notre vulnérabilité ou notre compassion pour les autres afin de ne pas avoir à nous poser, avec et comme Jésus, la question : « Mon Dieu, mon Dieu, ma source de confiance dans la vie, pourquoi m’as-tu abandonné ? » Les plaies encourues quand on est expulsé, pas accepté, laissé pour compte par des personnes en qui nous avons confiance, quand on est rabaissé et « classifié », et l’expérience de l’injustice qui nous est faite, affectent nos

relations les plus profondes avec nous-mêmes, avec les autres et avec nos sources de vie. La question angoissante surgit : « Puis-je me joindre à vous ? Puis-je m’associer à cette société qui est à la recherche d’un monde humain ? Puis-je participer, faire partie de cet effort commun pour un avenir durable et pacifique ? Puis-je contribuer ? Puis-je exister avec vous tous ? La rencontre avec des personnes qui vivent cette misère nous effraie parce que nous savons que ce qui leur arrive peut aussi nous arriver – nous risquons de fuir la vulnérabilité humaine en blessant les autres.

Kamran et Sobia font l’inattendu et construisent des ponts guérisseurs car unificateurs. Ils avancent à la recherche des gens et les invitent à les prendre au sérieux en tant qu’êtres humains, des gens qui ne se laissent pas déshumaniser en rejetant, en abandonnant, en trahissant, en humiliant et en traitant les autres injustement, en laissant les autres de côté. Du fond de leur douleur et de leur brisure, ils nous appellent tous à l’humanité qui sait apprécier et encourager ses semblables, qui ose faire confiance aux autres pour espérer un avenir meilleur ensemble. Ils prennent le risque de notre vulnérabilité et peut-être aussi de notre peur. À partir de l’expérience de ne pas appartenir ou de ne pas être autorisé à appartenir, ils font ce qui est puissamment inattendu : ils ne s’isolent pas, ils ne se laissent pas isoler. Ils ont leur place, ils participent, et offrent aux autres l’opportunité et l’espace de participer à leur vie. Participer en invitant à participer : partager la vie de l’autre dans le but de travailler ensemble et de construire un avenir ensemble. Une solidarité mutuelle surgit qui révèle l’humanité vulnérable de chacun d’entre nous et nous pose le défi : comment pouvons-nous continuer ensemble en nous reconnaissant les uns les autres comme des « êtres humains » ?

Les derniers accords de la vie de Jésus de Nazareth se présentent à mes yeux. Lui aussi, au cœur de la misère, prépare un repas pour ses amis. Il leur lave les pieds pendant qu’ils le trahissent et l’abandonnent. Et sur la croix, dans son impuissance, il y a des mots pour ceux qui l’excluent : je participe à votre vie pour que nous puissions participer à la vie les uns des autres, participer aux sources de vie des uns et des autres.

Puis-je me joindre à vous pour que vous aussi puissiez nous rejoindre ?

Jacques Haers SJ

## “Créer des opportunités mutuelles PARTICIPATION”

### La participation doit être une interaction égale.

Une femme bienveillante, qui avait été bonne avec tous, avait encore un vœu à la fin de sa vie. « Avant de mourir, j’aimerais voir à quoi ressemblent l’enfer et le paradis. » Un ange l’amena dans une belle salle de fête. Il y avait de longues tables pleines de mets exquis et de boissons délicieuses. Les convives attablés regardaient devant eux, misérables, grincheux et affamés. « Pourquoi se comportent-ils comme ça ? » demanda la femme. « Regarde leurs bras », lui répondit l’ange. Elle regarda et vit que de longs bâtons étaient attachés aux bras de tous, se prolongeant au-dessus des coudes. Ils ne pouvaient pas plier les bras. Ils ne pouvaient ni manger ni boire. Chaque tentative était un échec et les gens devenaient frustrés et malheureux. « Effectivement, c’est l’enfer. Emmenez-moi loin d’ici. »

La femme fut ensuite conduite au ciel. Là aussi, il y avait une belle salle de banquet. Il y avait de longues tables garnies de mets exquis et de boissons délicieuses. Les gens attablés étaient joyeux. Ils souriaient et avaient l’air heureux. « Pas de bâtons aux bras, je suppose », a dit la femme. « Si si » dit l’ange. « Tout comme en enfer, les bâtons sont attachés au-dessus des coudes et ils ne peuvent pas plier les bras. Mais regardez..., ici les gens ont appris à se nourrir les uns les autres... »

Qu’est-ce que la participation ? La participation est une activité réunissant deux parties : d’une part, il y a le sujet, le participant ; d’autre part, il y a l’objet, ce à quoi il participe. Quand participe-t-on vraiment à quelque chose ? Lorsque le contrôle est transféré au participant : il peut apporter sa réflexion, aider à décider, s’organiser soi-même...

Dans le témoignage de Kamran et Sobia, on est frappé par une force puissante qui émane des participants. Malgré tous les déboires (les refus de son dossier, l’absence de reconnaissance en tant que réfugié), les mauvaises conditions de vie (financières, logement, santé, etc.), ils ne jettent pas l’éponge et mettent la main à la pâte. La question est immédiate : ont-ils le sentiment de participer ? Ont-ils la possibilité d’apporter leur réflexion, d’aider à décider,... ? Leur foi, leur confiance (en eux) les soutiennent pour agir plutôt que de penser à quel point tout cela est difficile. Ils participent là où ils voient des opportunités, à différentes facettes de notre société. Ils travaillent en tant que cuisinier (avec une restitution de salaire !) ; en tant que bénévole ; et ils peuvent -fort heureusement- rejoindre la chaleur de leur communauté paroissiale. Leur foi profonde en Dieu les conduit sur des chemins qui offrent des connexions, une expérience d’appréciation et de respect.

La participation doit être une interaction égale. Le réfugié reçoit-il le respect et la confiance nécessaires de la part de notre société ? Créons-nous des opportunités (grandes, mais certainement aussi petites) qui encouragent une éventuelle participation ? Parce que l’engagement et la bonne volonté de Kamran (et de beaucoup d’autres réfugiés) ne suffiront pas toujours.

Où est-ce que je vois des opportunités, aussi petites soient-elles, qui « provoquent », stimulent, encouragent la participation ? Quels sont les obstacles qui nous retiennent ? Qu’est-ce qui peut y contribuer ? En quoi reconnaissons-nous les petites choses que nous pouvons faire pour faciliter la participation ? À quoi participons-nous nous-mêmes ? À quoi « autorisons-nous » à participer ?

Ne trouvez-vous pas, toi et le réfugié, davantage de joie dans cette attitude : « Il est bien plus beau d’éclairer que de simplement briller » (Saint Thomas d’Aquin) ?

Christine Slagmulder

“

# SOLI DARI TÉ

**“ On est toujours l’ami des amis  
de son ami.”**

“ Heureux celui qui aime l’autre  
autant lorsqu’il serait loin de lui  
comme quand il serait avec lui .”

*Fratelli Tutti*



Même les plus petits gestes,  
peuvent bouleverser le cours de l'avenir.

### Alpha

Par tous les temps, Alpha Oumar Diallo, Alpha de son nom d'artiste, s'installe dans les rues du centre de Bruxelles pour peindre. Son atelier est ouvert à tous. Les gens s'arrêtent, lui donnent à manger ou de l'argent. Tous les mercredis après l'école, Lémy, 5 ans le rejoint et peint avec lui. Pour Lémy, Alpha est son complice de couleurs et de pinceaux.

Mais un jour, autour du réveillon de Noël, tout change. Alpha disparaît. Pendant des mois, la famille de Lémy chercha Alpha, sans succès. Lémy, dans son innocence, croyait que son ami était parti dans un pays chaud pour passer l'hiver, comme les oiseaux migrants qu'il avait vus dans un film.

Ce n'est qu'en février, deux mois plus tard, que la famille de Lémy tombe par hasard sur un reportage de BX1, une chaîne locale, qui raconte l'histoire d'Alpha. Alpha est un artiste guinéen qui a fui son pays il y a 10 ans pour s'être exprimé sur le régime au pouvoir. Faute de preuves suffisantes, l'asile lui a été refusé 3 fois. Depuis le soir de Noël, suite à un contrôle d'identité, il est retenu au centre fermé 127bis, à Steenokkerzeel.

Lémy reconnaît immédiatement son ami et réalise avec une tristesse immense que celui-ci est en détention. Il est inconsolable et les adultes autour de lui décident d'agir. Ils cherchent des moyens de contacter Alpha, de lui envoyer un dessin de Lémy. La journaliste du reportage leur donne le numéro de Chaïma, une femme qui avait rencontré Alpha et s'était-elle aussi liée d'amitié avec lui. Chaïma, émue par l'histoire de Lémy et déterminée à aider Alpha, lui rend visite régulièrement et organise des expositions de ses œuvres dans le quartier. Alpha a tissé des liens avec beaucoup de personnes et artistes du quartier qui sont très attachés à lui.

Les amis de nos amis sont nos amis ! Grâce à Chaïma, le contact fut enfin rétabli entre Lémy et son grand copain Alpha. Alpha est toujours détenu. Depuis le centre fermé 127bis, il peint ses toiles et grâce à l'effort collectif du quartier, des expositions de ses œuvres continuent.

Une femme fatiguée qui refuse de céder sa place dans le bus. Un Indien qui décide de jeûner pour sa cause et de tisser les vêtements qu'il porte. Un enfant de 5 ans qui cherche son ami. Même les plus petits gestes – et « même les plus petites créatures », comme le dirait la sorcière Galadriel au jeune hobbit Frodon – peuvent bouleverser le cours de l'avenir.



## Solidarité - Néle Azevedo, Minimum Monumentum



Nous sommes tous dans  
le même bateau, côte à côte.  
Le temps nous est compté, car la vie,  
si précieuse, s'échappe avant même que  
nous en prenions conscience.  
Pourquoi hésité-je à être solidaire ?  
Qu'est-ce qui m'en empêche ?  
Être solidaire, c'est reconnaître que nous  
sommes tous faits de la même matière.  
Nous appartenons les uns aux autres.  
Se croire supérieur ou inférieur aux autres  
n'a aucun sens.  
La vraie question est : qu'ai-je à offrir  
pour empêcher un autre de disparaître sans  
laisser de trace ? Quelle empreinte  
voudrais-je laisser sur cette terre ?  
La solidarité est ce fil invisible  
qui nous unit et nous rend  
pleinement humains.



“ *Le pouvoir inspirant de la connectivité et de la paix au-delà des frontières* ,  
**SOLIDARITÉ** ”

*La connectivité ne devrait pas se limiter à son propre bien-être, mais devrait inclure toute l'humanité.*

La solidarité peut être considérée comme une source de connectivité profonde et d'espoir, qui vont au-delà de la simple coopération pratique.

La solidarité, telle que proposée par Robert Schuman en 1950, me touche sur le plan spirituel. Son idée de créer la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier n'était pas seulement une réponse stratégique à la récente guerre. Il s'agissait d'un acte visionnaire dans lequel les intérêts mutuels convergeaient vers un objectif plus élevé : la paix et un avenir commun, enraciné dans la réconciliation. Cette vision de l'Europe, fondée sur la connectivité fondamentale et l'attention mutuelle, va au cœur de ce que la vraie joie et l'épanouissement nous enseignent, à savoir qu'elles ne viennent que lorsque nous ouvrons nos cœurs à un ensemble plus grand et qu'elles sont à la base de nos choix.<sup>(1)</sup>

La solidarité, selon Schuman, signifie qu'en forgeant des liens économiques et humains, non seulement nous rendons inconcevable le retour d'anciennes inimitiés, mais nous contribuons également à un monde dans lequel nous osons transcender les frontières. Sa vision était claire : la connectivité ne devrait pas se limiter à son propre bien-être, mais devrait inclure toute l'humanité.

Cette idée de connectivité se retrouve également dans les paroles du pape François, qui nous appelle à une solidarité qui va au-delà de la simple compassion et exige une véritable responsabilité. Il nous ramène à la question que Dieu pose à Caïn : « Où est ton frère ? » (Genèse 4:9) – une question qui s'adresse à nous tous et nous met au défi de réfléchir à notre propre place dans le monde.<sup>(2)</sup>

Cette question est une invitation à découvrir quelque chose de sacré ou d'unique dans chaque rencontre. Lorsque nous nous tenons vraiment à côté de l'autre, que cet autre soit un ami, un réfugié ou un voisin dans le besoin, alors nous faisons partie d'un seul corps, d'un seul monde. C'est là que nous trouvons le véritable pouvoir de la solidarité : prendre conscience de notre appartenance et la volonté de supporter la souffrance ensemble, même lorsque nous ne pouvons pas toujours offrir une solution.<sup>(3)</sup>

La solidarité puise sa force la plus profonde dans la vulnérabilité partagée : au chevet d'un patient, face à l'impasse du système bureaucratique ou encore, lors du deuil d'un être cher. Alors les différences entre l'aidant et le nécessiteux disparaissent, et il ne reste que l'humanité partagée.

Cette vision de la solidarité – comme un intérêt partagé, toujours ouvert à l'autre – nous donne de l'espoir. Elle nous rappelle que, même au milieu des plus grandes tragédies et des plus grands conflits, nous avons toujours le choix d'aller les uns vers les autres, d'alléger les fardeaux de l'autre. C'est précisément dans ce contexte de connectivité que réside la promesse de paix et de réconciliation (une promesse dont notre monde a besoin aujourd'hui peut-être plus que jamais).

La question qui s'adresse à chacun d'entre nous : osons-nous choisir une solidarité qui nous pousse à donner, à écouter et à nous sentir vraiment connectés – avec nos amis, et avec les amis de nos amis ?

Parce que c'est là, dans cette connectivité ouverte et illimitée, que réside la véritable force de la solidarité et la possibilité d'un avenir rempli de paix.

Si nous sommes prêts à voir « les amis de nos amis comme nos propres amis », alors les relations, comme dans l'histoire de Lemy, deviennent une force, une palette de couleurs qui peut donner un sens et une profondeur à nos vies. Vois-tu, chez tous ceux que tu rencontres, un écho de cette question : « Où est ton frère ? »

Jan Stuyt SJ

(1) <https://www.robert-schuman.eu/questions-d-europe/595-la-declaration-du-9-mai-1950>

(2) Discours au Forum international sur la migration et la paix, 2017

(3) Discours aux chefs d'état, 2017



## “ L'appel du visage d'un autre SOLIDARITÉ ”

**Il s'agit de proximité humaine et  
de faire sentir que l'autre n'est pas seul.**

Au début de la Première Guerre mondiale, mes grands-parents maternels vivaient dans un village non loin de l'Yser. La famille a dû fuir en Angleterre. Mon père est retourné se battre au front et la famille s'est retrouvée à Blackpool en tant que réfugiée. Ils ont été bien et chaleureusement accueillis par les habitants. Cet événement familial dramatique a amené ma mère à faire preuve de beaucoup de compassion et d'empathie envers les réfugiés. Ce sentiment de connexion avec les réfugiés et, de manière générale, avec ceux qui rencontrent des difficultés, ma mère nous l'a transmis comme une valeur importante dans notre éducation. À notre tour, nous avons essayé de transmettre cette valeur à nos enfants, qui la transmettent à leur tour à leurs enfants.

L'émotion causée par les événements que sa famille avait traversés a été le déclencheur pour ma mère. Son sentiment de solidarité avec les réfugiés était aussi bien plus profond que la compassion et l'émotion. La solidarité dépasse le stade de la charité, elle est plus profondément ancrée dans l'être humain, parce qu'elle transcende l'individu et porte en elle un aspect de l'esprit communautaire. C'est là aussi que réside l'étymologie du mot « solidarité » : il est dérivé du mot latin *solidus* et *in solidum*, qui signifie s'impliquer et se porter garant pour quelqu'un d'autre.

Le fondement de la solidarité s'établit dans l'ouverture, à la fois à ce qui se passe dans le monde et à l'autre, à celui que l'on connaît et à celui que l'on ne connaît pas. Il s'agit d'un sentiment d'unité et de connexion entre les gens. En ce sens, la solidarité est désintéressée, elle n'est pas calculée ou raisonnée, elle ne fixe pas de conditions définies que quelqu'un doit remplir pour pouvoir faire preuve de solidarité.

L'essentiel est de voir et reconnaître la vulnérabilité de quelqu'un, de partager cette vulnérabilité et de faire un petit bout, voire un long bout de chemin ensemble. Le philosophe Emmanuel Levinas appelait cela « l'appel du visage de l'autre ». Cet appel qui vient de quelqu'un d'autre fait appel à notre sens des responsabilités et, en même temps, il induit que notre propre être et notre bien-être passent au second plan. Cette combinaison unique de responsabilité et d'altruisme est typique de la solidarité, et c'est aussi un appel à la liberté intérieure, une sorte de détachement de nos propres idées et de notre situation particulière.

Cet appel devient encore plus fondamental et d'une plus grande portée lorsque vous voyez aussi l'Autre dans le visage de l'autre. La solidarité s'enrichit alors d'une dimension religieuse. « Ces choses que vous avez faites à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites », dit le Seigneur dans l'Évangile de Matthieu. Mais pour moi, la solidarité va encore plus loin qu'un sentiment ou une attitude, elle implique aussi une action. Et agir ne signifie pas nécessairement réaliser de grandes choses ou collecter beaucoup d'argent. Comme dans le témoignage du petit Lémy et sa famille, il s'agit de proximité humaine et de faire sentir que l'autre n'est pas seul. Être une voix et un visage pour ceux qui sont vulnérables et sans défense. La ténacité aussi et le fait de ne pas lâcher prise, même lorsque les choses sont difficiles.

La solidarité est un mot souvent utilisé, mais où et quand faisons-nous preuve de solidarité envers quelqu'un d'autre ? Et pas seulement dans les grands problèmes du monde que nous aimons commenter, mais aussi envers l'être humain qui se tient devant nous en tant qu'être humain.

Paul Yperman

Seigneur Jésus,

Quelles faiblesses as-Tu vu en nous pour que, malgré tout,  
tu nous appelles à collaborer à Ta mission ?

Nous Te rendons grâce de nous avoir appelés,  
et nous T'implorons de ne pas oublier ta promesse  
d'être avec nous jusqu'à la fin des temps.

Souvent, nous sommes envahis par le sentiment  
d'avoir travaillé toute la nuit en vain,  
oubliant peut-être que Tu es là, à nos côtés.

Nous Te demandons d'être présent aujourd'hui,  
demain et à l'avenir, dans nos vies et dans notre travail.

Remplis de Ton amour ces vies que nous mettons à ton service.

Libère nos cœurs de l'égoïsme qui nous pousse à penser,  
toujours de façon exclusive, à ce qui est « à nous »,  
à ce qui est à « moi », sans compassion ni joie.

Éclaire nos esprits et nos cœurs, et n'oublie pas de  
nous faire sourire lorsque les choses ne se passent pas  
comme nous l'avions espéré.

À la fin de la journée, chaque jour, fais-nous sentir plus proches  
de Toi et mieux capables de découvrir autour de nous  
davantage de joie et d'espérance.

Nous Te demandons tout cela depuis de notre réalité.

Nous sommes des êtres faibles et pécheurs,  
mais nous sommes Tes amis.

Amen

Alfonso Nicolas SJ



## ” Un mot de remerciement

La réalisation de ce livret sur les valeurs fondamentales du JRS a été une aventure extraordinaire. La joie a grandi au fur et à mesure que les pièces du puzzle s’assemblaient pour former un ensemble coloré. Les récits personnels, les réflexions, les images et les feuillets de prière expriment non seulement l’essence même du JRS Belgium, mais aussi son rêve : être une communauté de personnes appelées à se mettre au service des migrants vulnérables.

La gratitude, c’est accueillir, reconnaître ce qui nous touche et nommer ce qui nous inspire à aller de l’avant.

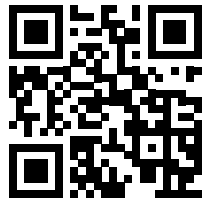
Je tiens à exprimer ma profonde reconnaissance à toute l’équipe du JRS, qui incarne avec cœur et engagement les valeurs fondamentales du JRS. Merci à Pierre de Groote, Eddy Denckens, Stephan Burger, Marie Reynaud, Nicolas Wéry, Griet Demeestere et Geneviève Frère pour avoir mis sur papier les récits des réfugiés, leur donnant ainsi un nom et un visage.

Je remercie également le réseau élargi du JRS, et tout particulièrement Myriam Van den Eynde, Philippe Robert SJ, Marcel Rémon SJ, Jacques Haers SJ, Christine Slagmulder, Paul Yperman, Jan Stuyt SJ et Cécile Gillet, dont les réflexions ont contribué à dévoiler les valeurs fondamentales à travers ces récits, à stimuler notre imagination et à en révéler une dimension plus profonde.

Un merci tout particulier à Bert Daelemans SJ, qui a su trouver des œuvres d’art qui nous touchent et nous invitent à explorer de nouveaux chemins. Et à Dặng Đình Tùng SJ qui nous a inspiré avec des feuillets de prière, nous rappelant l’essentiel : le service à la création de Dieu.

Enfin, je remercie l’équipe éditoriale – Mariëlle Mathee, Guy Verstraeten et Alexandra Merguerian – pour leur travail méticuleux, la traduction des textes et leur relecture attentive.

Merci à toutes les personnes qui ont contribué à ce projet et qui ont apporté de la joie au travail du JRS.



[www.jrsbelgium.org](http://www.jrsbelgium.org)



+32 2 738 08 18 | [info@jrbelgium.org](mailto:info@jrbelgium.org)  
Rue Maurice Liétart 31/9 | 1150 Woluwe-Saint-Pierre